

François Tétreau

Le *Journal* de Jean-Pierre Guay

L'auteur. Mort en décembre 2011, Jean-Pierre Guay a publié au Québec, à mesure qu'il le rédigeait, un imposant journal entre 1986 et 2000. Cet ouvrage est vite devenu l'essentiel de son travail. Caustique, à la manière de Léautaud, et formidablement drôle dans les six premiers volumes, l'auteur n'y raconte pas sa vie, mais l'écrit de façon magistrale, en observant « ce qui devient » comme il le dit. On pourrait préciser ici de magistrales façons car, selon les époques, l'auteur a changé de registres, composant parfois son journal comme un opéra à multiples personnages, un quatuor, ou comme une partition de soliste, la plupart des tomes – une vingtaine –pouvant être lus indépendamment les uns des autres. À la demande de François, je livre ici quelques pages inédites d'un essai portant sur ce journal.

Le narrateur. À 37 ans, un écrivain commence à tenir son journal dans le but de se délittérer l'existence, c'est-à-dire pour récurer une littérature qui lui colle à la peau depuis quinze ans et recouvrir sa nature profonde, la bête au fond de lui. Ce sont ses intentions déclarées. On verra qu'il n'échappera pas si aisément à son destin, tout en respectant ce que Philippe Lejeune nomme le pacte autobiographique.

D'abord, deux extraits du Journal.

Je déteste le frère de Marie-Andrée. Je ne le connais pas. Il habite au Lac Beauport, loin dans les montagnes de l'autre côté de Charlesbourg. Un médecin. Les médecins sont aujourd'hui ce que les prêtres étaient autrefois : il y en a dans toutes les familles. Bon. Mais un peu d'histoire. Lundi de la semaine dernière, le 13 donc. Quand j'ai emmené Marie-Andrée entendre Claude Léveillé réciter à l'Institut canadien de Québec. Après un petit dîner tranquille au Jardin grec de la rue Cartier, des souvlakis. Aussi, quand nous arrivons dans le Quartier latin, je ne trouve pas d'endroit où stationner ma délicate Renault. En vitesse et puisque nous sommes presque en retard, je fonce vers le parking d'Auteuil. Là où les caléchiars, le jour, parquent eux-mêmes avec leurs vieux chevaux malheureux que, moi, je déporterais sur une île du St-Laurent, la vraie vie sauvage, pas celle des touristes. Ce soir-là, donc, il bruinaît. Chaussée glissante et magnifiques odeurs de crottin, si, le crottin sent bon, la preuve, une règle universelle : tous les moineaux du monde en mangent. Et en vitesse encore nous descendons, Marie-Andrée et moi, de ma douillette Renault. Et, d'un pas ferme, nous prenons la direction de l'Institut. Sauf que. Elle est tombée. Marie-Andrée. Une chute terrible, qui est allée lui chercher, dessous sa longue jupe et ses beaux bas de dentelle noire, la chair vive de l'un de ses genoux. J'aurais été Gaston, je lui aurais dit : bon, nous allons être en retard. Mais je suis trop bon. Je me suis penché sur la plaie. Marie-Andrée : cela me fait exactement la même impression que lorsque j'étais une enfant. Parce qu'elle en aurait été une. Elle encore : ça picote. Une large plaie, vraiment. Avec du vrai sang. Tout le genou. Une beauté. (10 h 45. Il y a Pierre qui vient d'appeler et que j'avais moi-même téléphoné il y a deux jours pour avoir l'adresse de Lawrence. Il m'invite à aller entendre Marc Ogeret la semaine prochaine à la bibliothèque Gabrielle-Roy, Pierre : il va chanter un long extrait du *Condamné à mort* de Genet, cela dont Marie-Andrée m'a dit le plus grand bien.) Mais je reviens au bobo de Marie-Andrée. Pour dire que ce qui s'annonçait comme quelque chose de très banal a pris des allures de catastrophe because son médecin de frère qui s'est mis à crier au tétanos, Marie-Andrée : tu te rappelles qu'à l'endroit où je suis tombée cela sentait le crottin de cheval, eh bien il m'a dit que c'est de cette façon qu'on attrapait le tétanos, dans le crottin. Non mais. Marie-Andrée qui a donc pris le chemin de l'hôpital, 2 grosses piqûres anti-tétanos, des pansements spéciaux et tout. Aussi,

moi, tous les remords qu'on ne cesse de me donner pour abrégé ma vie et alors que je veux vivre jusqu'à l'âge de 150 ans au moins. Mais ce médecin-là de frère à Marie-Andrée, pas plus que les autres, n'aura ma peau. Qu'ils se tétanisent entre eux, qu'ils me fichent cependant la paix. Maintenant, tétanos, le petit Robert : maladie provoquée par le bacille de Nicolaïev, qui sécrète au point où il végète, en général une plaie extérieure, une toxine dont l'action sur le système nerveux détermine une contracture douloureuse débutant ordinairement au niveau des muscles masticateurs (V. Trismus) et s'étendant progressivement à tous les muscles du corps, avec des crises convulsives. Et trismus : constriction des mâchoires provoquée par la contraction des muscles du maxillaire inférieur, « *L'épouvantable simagrée du trismus des tétaniques* » (BLOY). Où on voit, donc, qu'il n'est question, ni de cheval, ni de crottin. Tout de même.

Jean-Pierre Guay, *Le Grand bluff* (Les Herbes rouges, 1997, p. 321-322)

Aussi, vous n'avez rien dit de la dot qu'elle m'apporterait si nous nous mettions ensemble. Pas un mot non plus sur les choses sexuelles. Je vous rappelle à ce propos que je suis contre les enfants, en étant moi-même un, et qu'il ne saurait donc être question en ce qui me concerne de parcourir les calvaires édifiés par les vieilles générations. Autre chose. Moi, les maisons dans le bois avec les lapins et les puits artésiens et les poêles à bois, non. Ce que j'aimerais et ce que j'aurai, ce sera un motel ou rien du tout. Au rez-de-chaussée, il y aura les chambres pour les amis qui pourront y faire toutes les affaires cochonnes qu'ils désirent, je m'en fous, et, à l'étage, une grande et immense et haute pièce vide pour moi tout seul et pour écrire au bord d'une fenêtre sur une petite table avec une nappe à carreaux bleus et blancs. Il faut donc dire tout cela tout de suite à Nathalie pour qu'elle sache dès maintenant à quoi s'en tenir. Je lui laisserais par exemple la totale gérance du motel. Elle me dactylographierait mon Journal. Elle s'occuperait de l'entretien de la voiture. Enfin tout pourvu qu'elle ne monte jamais à l'étage. Et je m'estimerai totalement fixé sur elle quand vous m'aurez dit ce qu'elle pense du chauffage électrique. Je vous avertis : elle prononce les mots « énergie solaire » et je la répudie sur-le-champ. Le mental avant toute chose. Il faut que le monde dans son esprit soit aussi simple et clair et sain que dans le mien. En ce qui a trait à la préparation des repas, elle s'abstiendra. C'est-à-dire que j'aime bien manger aux heures qui me plaisent et, surtout, uniquement quand j'ai faim, c'est une honte de voir les gens se forcer à manger trois fois par jour et à heures fixes encore. (...) Quant aux ruches et aux abeilles, je ne vois pas d'objection à ce qu'on en fasse l'entretien et l'élevage si cela devait m'assurer un approvisionnement continu en chandelles, cierges, lampions et autres petites douceurs de cire éclairante. Maintenant, Nathalie écrit-elle elle-même. Il ne saurait en être question, je ne le permettrai pas. Vous le savez maintenant, vous avez commencé à lire mon Journal, j'ai les littérateurs en horreur, ce sont des gens à l'âme méchante (...) il sera bien précisé dans le contrat de mariage que les jours de temps gris et de pluie chaude Nathalie s'en retournera chez sa mère puisque ceux-là m'appartiennent de plein droit qui sont ma seule et unique raison de vivre, c'est ainsi, je suis un homme qui sait ce qu'il veut, denrée extrêmement rare de nos jours me direz-vous, mais quoi, on cède une seule fois et on finit par céder sur toute la ligne.

Jean-Pierre Guay, *Seul sur le sable* (Les Herbes rouges, 1997, p. 162-163)

L'édition Tisseyre

Jean-Pierre commence la rédaction du *Journal* le 1^{er} janvier 1985, un certain mardi où il se trouve seul chez lui, tandis que la neige tombe sur Québec. On sait qu'il avait eu le désir de tenir un semblable journal à quelques reprises mais, jugeant ses tentatives

insatisfaisantes, il avait renoncé. Au début de 1985, il estime avoir trouvé le ton juste et il plonge. Il se fixe comme objectif de rédiger deux à trois pages chaque jour dans des cahiers jaunes lignés aux feuillets vert tendre, de 80 pages chacun. Il n'écrit qu'au recto de ces pages, sa calligraphie est lisible, ferme, assurée, plutôt fine, il ne saute jamais une ligne et ne biffe pratiquement rien. Au moment où il se lance, il ignore si ce journal sera publié ou pas. Hormis la poésie, tous ses autres ouvrages ont paru jusque-là chez Pierre Tisseyre, au Cercle du livre de France. Jean-Pierre connaît bien l'éditeur, les deux hommes ont de l'amitié l'un pour l'autre. Il est donc normal qu'il ait songé à lui soumettre le manuscrit, mais rien ne l'autorise à penser que le *Journal* sera retenu pour la simple raison qu'une aventure comme la sienne n'a jamais été tentée au Québec, voire en Amérique du Nord. Aucun éditeur, en effet, n'a publié le journal d'un écrivain à mesure que celui-ci le rédigeait. De plus, Tisseyre était alors un éditeur plutôt traditionnel, classique si on veut, un homme d'action sans doute, mais qui aurait pu estimer que cette affaire était trop fantaisiste, sinon farfelue, et ne pas juger bon d'y donner suite. L'amitié entre l'auteur et l'éditeur n'en aurait pas été froissée pour autant. Dans le passé, Jean-Pierre avait obtenu quelques petits succès d'estime, la critique l'avait salué, mais il demeurait totalement inconnu du grand public. Compte tenu de sa position dans « l'institution littéraire » cependant – il venait de terminer un mandat de deux ans à titre de président de l'Union des écrivains – il pouvait espérer, après un refus de Tisseyre, trouver un éditeur assez original pour consentir à la publication d'un ou deux cahiers du *Journal* tout au plus. Signalons qu'au début, Jean-Pierre songeait à lancer chaque cahier séparément, sous la forme de petits volumes de 18 cm par 12 cm environ, soit à peine plus grands que des exemplaires du Livre de poche. Quand Tisseyre prend connaissance de la première tranche du *Journal*, il encourage Jean-Pierre à lui en soumettre une seconde, puis une troisième, de sorte que le tome I comprend 356 pages bien tassées. C'était totalement arbitraire. Le volume aurait rassemblé 250 pages que cela n'aurait posé problème ni à l'auteur ni à son éditeur. Il n'empêche. Les six tomes ont beau avoir été rédigés dans une même foulée, chacun d'eux forme un tout, ce que j'entends démontrer ici. Non seulement l'un ou l'autre se lit comme un roman autonome, mais l'ensemble décrit une longue parabole qui se referme à la fin sur elle-même. (...)

Le 3 mars, nous sommes page 75, Jean-Pierre signale au lecteur qu'il achève la rédaction manuscrite du premier cahier jaune, or ses propos, ce jour-là, constituent une chute, une conclusion des plus cohérentes par rapport à ce qui a été dit jusque-là. Tout en s'amusant à l'idée que les collègues de l'Union des écrivains liront un jour ce délire, il effectue divers calculs et en vient à la conclusion que son cahier, pour peu qu'il trouve preneur, il le vendrait 11 340 dollars. Les traducteurs, explique-t-il, étant rémunérés 15 cents le mot, un mot « créé » en vaut certainement dix de plus, ce qui n'est pas si fou que ça. En multipliant par 0,25 le nombre de mots consignés ici, un peu plus de 45 000, on en arrive grosso modo à ce résultat. Un tel raisonnement respecte la logique d'un président de l'Union des écrivains souhaitant améliorer le sort de ses condisciples et fixer le prix de leur travail. De plus, Jean-Pierre savait pertinemment à quel tarif écrivent les rédacteurs de discours politiques, or son chiffre de 25 cents le mot demeure très inférieur à ce tarif. Enfin, les artistes peintres, les sculpteurs, évaluent souvent leurs meilleures œuvres à ce même prix, 12 000 dollars. Je m'arrête à cela, non tant pour démontrer que ces calculs se justifient, mais plutôt pour indiquer que, consciemment ou pas, Jean-Pierre ramassait un tome du *Journal* en un seul cahier. Il avait commencé à écrire celui-ci – le premier – en se disant qu'il en ferait un ensemble, et il faut admettre qu'il y est parvenu. Car ces histoires de montant à verser pour le travail de l'écrivain

sont au cœur de cette tranche initiale du *Journal*. En la concluant sur ces mots, avec ses calculs amusants, l'auteur avait en main un tome pareil à ceux qu'il publiera dans l'édition Hébert. (...)

Autre thème majeur, exposé dès les premières pages, celui de la langue, la qualité, la maîtrise de la langue. Très vite l'auteur indique ses exigences en la matière, il signale de quelle rigueur il se chauffe, mais il rappelle aussi la grande marge de liberté qu'il s'attribue. Dans son esprit, le poète a toutes les permissions, ça va de soi, encore doit-il savoir dessiner. Si, d'une part, quiconque ne s'improvise pas écrivain, il ne faut pas non plus se laisser terrifier par des règles d'un autre âge. Voyons comment il expose ses idées à cet égard. Dans l'exemple retenu ici, il s'adresse à un correcteur d'épreuves imaginaire et lui signifie la marche à suivre.

Pas d'expressions ou de mots étrangers abusivement francisés. Pas d'uniformisation du genre quand un mot peut être indistinctement employé au masculin ou au féminin. Respect absolu des néologismes, des mots nouveaux ou utilisés dans un sens nouveau probant. Pas d'ajouts, pas de « l' » devant le pronom on, jamais, en aucun cas, sous aucune considération, mièvrerie, préciosité, à-plat-ventrisme. Recherches avant de crier à l'impropriété des termes. Et tant pis pour les auteurs qui ne savent pas écrire, qui ne connaissent pas leur langue et ne peuvent donc jouer avec elle, avec les mots, on n'a qu'à ne pas les publier, ils ne le méritent pas, qu'ils fassent autre chose.

En conséquence, logique avec lui-même, le narrateur prend l'habitude au début du tome I de donner vite un synonyme lorsqu'il emploie une expression québécoise, le mot *sloche* par exemple, immédiatement suivi de *gadoue*. Quand il rapporte les propos d'une autre personne dans lesquels se loge une formule plus ou moins intelligible en Belgique, il se débrouille pour y revenir quelques lignes plus loin et lever l'ambiguïté. Je crois me souvenir qu'il abandonne cette méthode dès la fin du tome II, car il a probablement fait le tour des principales formes dialectales employées dans son entourage, ou parce qu'il a passé en revue celles qu'il utilise lui-même. En somme, il donne tout de suite les clefs terminologiques dont les lecteurs étrangers ont besoin, non pas sous la forme de notes en bas de page, mais bien dans le corps du récit. C'est une caractéristique des premiers volumes, elle ne réapparaît à peu près pas dans l'édition Hébert. Après un an de ce régime, il préfère forger ses propres néologismes que les lecteurs saisissent aussitôt : « mes marcelmasseries », au sujet d'un discours qu'il doit rédiger pour le ministre Marcel Masse. Plusieurs sont drôles, quelques-uns tombent à plat, et d'autres encore restent superflus. À tort ou à raison, des lecteurs jugent qu'il abuse du procédé. Possible. Mais d'autres s'en délectent, car j'ai relevé dans de nombreuses lettres adressées à l'auteur des compliments à ce propos. Dans tous les cas, les expressions inventées sont limpides. Les traducteurs auront maille à partir avec elles, mais les lecteurs d'expression française, quelles que soient leurs origines, les déchiffrent immédiatement. (...)

Contrairement à des centaines de milliers de titres publiés à la fin du siècle dernier, le Journal de Jean-Pierre a échappé au pilon. Il est donc possible (jusqu'à quand) de se procurer chacun des tomes. L'éditeur, Les Herbes rouges, qui a repris la publication du Journal à la fin des années 90, après avoir remis en circulation l'édition Tisseyre, honore toujours les commandes.

François Tétreau est né en 1953 au Québec. Romancier, poète et traducteur (Hart Crane, Jim Morrison), il est également critique d'art.